

XYZ. La revue de la nouvelle

L'attente

Patricia Chauvin-Glonneau



Number 65, Spring 2001

Toiles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4086ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chauvin-Glonneau, P. (2001). L'attente. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 16–20.

L'attente

Patricia Chauvin-Glonneau

« **P**énélope attend, elle a délaissé la toile perpétuellement inachevée. Les pesons de pierre oscillent aux extrémités des fils de lin. Les montants d'olivier du métier à tisser sont lustrés d'avoir tant servi. Sans lâcher son fuseau, Pénélope soutient ses reins douloureux de sa main gauche. Elle joue machinalement avec les effilochures de la trame. Distante, elle réserve sa sensualité pour l'absent. Sa froideur n'est qu'apparente. Elle est debout, droite, royale dans sa simple tunique de laine brune, la même que portent ses suivantes dont on ne distingue dans la pénombre que les profils, penchés sur l'ouvrage. Sa seule concession à la féminité : une cordelière torsadée souligne sa taille. À son cou, aucun torque. À ses poignets, nul bracelet. Elle n'en a pas besoin, elle est belle. Pas de diadème pour retenir ses épais cheveux sombres, sobrement nattés sur la nuque claire : le grain de la peau paraît nacré sous le pinceau de l'artiste. Un observateur averti y discernerait des grains de sable. Le peintre a utilisé le pointillisme pour rendre la brillance du mica, la dureté du silice.

« Chaque matin, aux premiers rayons du soleil, quand la mer est mauve, Pénélope, suivie de ses servantes, foule lentement le sable blanc d'Ithaque. Ses yeux sont secs, sa bouche résolue. Le peintre ne nous a pas dévoilé ses traits, il l'a représentée de dos, mais son attitude nous laisse deviner l'expression de son visage. Seule trace de son désespoir, ces poignées de sable qu'elle répand sur ses cheveux.

« Pénélope a choisi de tisser sa vie à l'écart du palais d'Ulysse. Elle a converti une simple maison de pêcheurs en gynécée. Le peuple d'Ithaque respecte son attente. La pièce est de dimensions réduites, obscure. Les murs chaulés sont lisses, comme les sentiments de cette reine simple et douloureuse ; fidèle. Rien n'accroche le regard dans cette longue patience. La toiture végétale, rustique — roseaux, herbes odorantes, dictame — préserve le petit groupe de femmes de la chaleur et des regards. Imaginez

leurs chants de toile nostalgiques et interminables. Tout le jour, le vantail de ce gynécée improvisé s'ouvre sur la mer. Cette mer grecque, d'un bleu profond, si calme qu'on en oublie la colère de Poséidon contre le royal époux de Pénélope. Cette mer grecque, pourvoyeuse de vie, soyeuse comme un ventre de femme, où la voile tant désirée manque. La reine n'a jamais franchi une passerelle de navire. Elle ne se conçoit pas comme une aventurière, pas comme cette Hélène, la Mycénienne, revenue radieuse et pardonnée de Troie, cause de ses malheurs.

« Son aventure à elle est intérieure. C'est pour cela que nous n'avons pas lieu de croiser son regard. Si loin du temps des hommes, sauf lorsqu'elle contemple son fils, Télémaque. Pour Pénélope, le temps s'est arrêté au départ d'Ulysse. Il ne reprendra son cours que lorsque la toile de lin qu'elle tisse et retisse indéfiniment ceindra les reins de l'aimé. Les prétendants l'accusent de ruse, elle ne manigance rien, elle est dans l'ailleurs. Elle fixe la mer étale, là où la rotondité de la Terre engloutit la réalité. Elle se concentre sur ce pont ultime de l'horizon. Le peintre n'a pas représenté seulement une femme qui souffre. À travers elle, c'est la Grèce tout entière, bravant les époques, qui surgit. Comme fait irruption le soleil incandescent de la Grèce à midi. Aveuglant, torride. Lumière blanche qui écrase le paysage, alourdit les ombres, isole Pénélope. Elle ne voit rien, Pénélope, elle ne fait qu'attendre et espérer. Les prétendants bottés, casqués, armés jusqu'aux dents patrouillent dans sa cour. Pénélope s'est emmurée derrière ce rempart virtuel de lumière qu'il leur est interdit de franchir. Ici, le peintre a travaillé en à-plats épais, sans effet de transparence. Il n'a pas hésité à mêler les techniques, osant même laisser la toile nue, là où figure le tissage de Pénélope. Pénélope n'est pas abattue, elle espère. »



Immobile, face au tableau, Alexandra parle, parle, comme jamais auparavant. David détaille la nuque de sa conférencière. Elle tourne le dos à son unique auditeur. Pourquoi a-t-elle coupé

ses épais cheveux noirs ? Il aime l'accent discret de la jeune femme, les inflexions de sa voix. Il n'ose bouger. Se souvient-elle de sa présence ? Elle contemple le tableau. D'un index précis, elle l'a redressé contre le mur fraîchement repeint, corrigeant le fragile équilibre de l'œuvre. Elle décrit la toile, les techniques utilisées, analyse les thèmes, les symboles comme on se récite un conte souvent entendu. Le ton est neutre, un peu monocorde. Parfois la voix se casse. Tremblement de fatigue ? d'émotion ? David retient son souffle. Alexandra Grigoriadou l'a invité ce soir. À brûle-pourpoint.

Depuis trois mois, depuis le soir où elle a sonné à sa porte, toute de noir vêtue, il attend cet instant.

« J'ai vu votre annonce à la boulangerie. Je cherche un appartement.

— Oh, ce n'est pas vraiment un appartement... Juste deux chambres de bonne, avec un cabinet de toilette. Il y a des travaux à effectuer, vous savez...

— Ça ira. Le labeur ne me fait pas peur (elle a utilisé un mot désuet, "labeur"). Je les prends. »

Pendant trois mois, de soir en soir, de dimanche en dimanche, elle a raclé, poncé, frotté, vidé, brossé, nettoyé, aménagé, rangé pour créer cet appartement écrin destiné à recevoir son tableau. Pendant trois mois, de soir en soir, de dimanche en dimanche, David Trimberg a senti le trouble l'investir. Il a écouté, guetté, imaginé les allées et venues de sa locataire, au-dessus de sa tête. Souvent, il est monté au cinquième. Un coup discret à la porte. Dans l'encoignure, elle apparaissait, affairée. Salopette défraîchie. Débardeur informe.

« Je parie que vous n'avez rien prévu pour votre dîner. Une salade, un café, ça vous irait ?

— Oui. Merci. Plus tard. Je viendrai. »

Elle descendait. Silencieuse. Soucieuse. Triste. Secrète. Peu à peu, David Trimberg a réalisé qu'il ne pourrait plus se passer d'elle. À mots comptés, il s'est raconté ; pour meubler le silence ; pour l'inciter à se dévoiler. Le vide après la disparition d'Anna dans cet accident de montagne, le manque d'enfant. Alexandra

a écouté, hoché la tête, remercié, sans jamais lui apporter le moindre commentaire, muette obstinée. Perdue dans son labyrinthe intérieur. Ce soir, tremblant comme un adolescent, l'homme d'âge mûr a lu ce simple mot glissé dans la boîte aux lettres : « Je vous attends. »

Elle a ouvert la porte, toute de noir vêtue. En silence, elle l'a guidé, montrant le luisant chaud du châtaignier, les murs laqués blancs, les chambranles bleus des portes et des fenêtres. Quelques meubles modernes, pratiques, deux coffres de cuir clouté. Sobriété monacale de la décoration. David y a reconnu un sanctuaire. Une stratégie pour que rien ne distraie le regard du Tableau. Unique. Pas même de cadre, un simple sous-verre. Qu'elle achevait juste de pendre au mur. Sans prendre le temps de ranger le marteau, abandonné contre la plinthe.

Les mots sont venus, savamment maîtrisés, rivière sobre. Ils racontaient Pénélope, ce double d'Alexandra.

« Mon tableau, je l'ai pris dans l'atelier, le soir où on a arrêté Mikis Aleftekis. C'était le 17 mars 1968. Je le revois en train de peindre ce tableau, son dernier. Il l'avait intitulé *L'attente*. J'étais sa femme et son modèle. Mon mari peignait la pérennité du peuple grec, au delà du temporel. C'est pourquoi les prétendants ont des tenues 1930, une époque où déjà la Grèce était en danger. À sa façon, il résistait à la politique désastreuse des colonels. Ils l'ont capturé. Dans la nuit, avec l'aide de Niklos, le frère de Mikis, j'ai sorti toutes ses toiles de leurs cadres. Depuis un an, elles sont en lieu sûr. Ils ne pourront ni s'en emparer, ni les détruire.

« Ensuite, j'ai attendu Mikis à Athènes. Mon mari s'est suicidé dans sa cellule. On me l'a dit. Pendu avec les lambeaux de sa chemise blanche. Mikis portait toujours des chemises de coton blanc. »

La voix se fait murmure. Silence.

« Pour ma sécurité, sur le conseil de Niklos, j'ai relégué mon nom de femme. Je me suis dit que je trouverais du travail ici, n'importe quoi, peu importe. Là-bas, je suis poète et traductrice d'œuvres en langue française. J'ai roulé *L'attente*, mon seul bagage, la quintessence de l'œuvre de Mikis. S'il est possible d'en

juger ainsi... il était si jeune, il avait encore tant à dire. Rien d'autre, pas de photo, sinon mes regrets et mon amertume.

« Vous m'avez accueillie, charmant, discret. Je vous ai écouté, je n'étais pas indifférente, je n'étais pas prête à pleurer d'autres deuils que le mien. Le soir, je vous écoutais. Le jour, je travaillais. Je ne me sentais capable que de cela, le labeur. Le repos ne venait que lorsque mes mains saignaient, que mon corps éreinté titubait.

« Ce soir, j'ai voulu que vous soyez le seul à découvrir le tableau de Mikis. Je veux partager ce tableau et Mikis avec vous. »

La nuit est peu à peu tombée. De la toile on ne distingue plus que l'embrasure de la porte du gynécée, comme une tache blanche béante sur l'inconnu. Insensiblement, Alexandra s'est rapprochée de son compagnon. Il sent qu'elle cherche ses bras, ses mains, ballants le long de son corps, qu'elle les guide, les presse contre ses seins nus sous la soie noire, contre son ventre. Leurs souffles un peu rauques troublent le silence.

« Je m'appelle Alexandra. Je ne suis pas Pénélope. Moi, je n'espère plus rien. Je suis veuve, j'ai trente ans. Je ne suis plus dans l'attente, mais dans le devoir. Ce soir, David, je veux vous ouvrir ma maison, mon lit, mes cuisses. Je ne sais pas si je vous aime. Pas encore. Mais je vous désire, comme vous me désirez.

— Je pourrais presque être votre père.

— Je n'ai plus d'âge. On m'a dépouillée. Je ne suis qu'une survivante, presque une abstraction. C'est insupportable de ne plus attendre, d'être une mémoire inutile. Je l'ai réalisé peu à peu, à vos côtés. C'est un contrat que je vous propose. Accordez-moi d'attendre, prolongez-vous en moi. Je porterai l'enfant que votre femme n'a pas eu. Il y aura un peu d'Anna en moi, il y aura un peu de Mikis dans votre sperme. Mon ventre s'arrondira et je deviendrai attente, espérance. J'ai sauvé l'œuvre, elle m'a emprisonnée. Ainsi, avec vous, je retrouverai ma liberté de femme, je pourrai poursuivre l'œuvre de Mikis. Sans trahir, je m'évaderai vraiment du tableau. Sinon, je resterai prisonnière de la toile. Misérable moucheron. Illusion, mirage... Je vous en prie, David... »

Elle a guidé la main fébrile de l'homme jusqu'à son sexe.